

Triple saut

Sylvie Scurti

Numéro 8, 2008

Dépanneurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Scurti, S. (2008). Triple saut. *Biscuit Chinois*, (8), 70–77.



Sylvie Scurti

Le visage plus mince.

Le nez plus long.

L'air bête assez souvent.

Le cheveu plus frisé les jours humides.

Deux plis autour de la bouche au lieu d'un seul.

Et les épaules plus carrées.

Ancienne championne du Etch-a-sketch, mais longtemps sans pratiquer.

triple saut

— Cariiiiiiiiiiiiine ! Ton maudit sac dans l'entrée, c'est pas vrai qu'on va s'enfarger dedans tout l'été ! Puis ton bordel de chambre, tu pourrais au moins...

Elle n'a pas fini sa phrase que je suis rendue à deux coins de rue de la maison, le dérailleur de ma bicyclette en feu.

Depuis ma naissance, ma mère me baptise chaque jour de sobriquets idiots commençant par « ca », en les précédant d'un possessif nourrissant l'illusion que je suis Sa chose : Mon canard, Mon cachou, Mon caramel, Ma catin, Ma cagoule (?)... Il n'y a que « Ma catastrophe » auquel elle n'ait pas encore pensé et, de toute évidence, ça ne saurait tarder. Quand elle me hurle après, elle renoue avec mes origines et articule sauvagement chaque syllabe de mon prénom. C'est à ce moment que j'exerce ma spécialité, le départ sur chapeaux de roue.

Ayant prestement semé les décibels de ma mère, je compte bien me récompenser d'avoir survécu à cette année d'enfer. Je n'en reviens pas d'être passée au travers. Il en

manquait si peu pour que je m'éclate la cervelle. Une année complète, échouée dans le groupe des « pas rapport » de la classe de filles de ballet anorexiques. Moi, la grande maigre piquetée dans la dernière rangée de pupitres, j'ai eu droit à un tableau homogène de pinces à cheveux surplombant des têtes vides, retenant toupets raidis au fer plat (pas n'importe lequel, celui à 250\$ acheté directement chez le styliste). Aux sorties, on aurait dit le festival de la sacoche minuscule coincée sous l'aisselle (épilée mensuellement au laser). Elles y transportent leur cerveau de rechange, j'imagine, au cas où elles auraient à paraître intelligentes. Vraiment, j'étais désespérée. Pour tenir le coup, j'ai enfoui des boules de ouate dans mes oreilles en prétextant des otites récalcitrantes, étirant le traitement pendant des mois, juste histoire d'amortir le bruit de leur rire pointu d'oisillons. Ce fut ma dernière année en secondaire conne.

Par la vitrine du dépanneur-crémèrie en face du parc, je reconnais l'employé, un gars de mon école. La fée clochette sonne, il lève les yeux vers moi. Son air me dit qu'il n'a aucune idée de qui je suis. Évidemment, tous les gars de mon école n'en n'ont que pour les connes, pas étonnant que je sois restée transparente tout ce temps. Son bonnet de serveur lui fait une tête de clown. Ronald.

— Est-ce que je peux t'aider ?

— Un Big Mac, euh, un jus de cactus s'il te plaît.

— Quelle grosseur ?

— Extra-grand (proportionnel à mon besoin de compensation).

— C'est tout ?

— Un paquet de gomme Splash rouge bouffon (et me voilà à regretter l'époque des casse-gueules, qui donnaient une bonne raison de se la fermer).

— Rouge quoi ?

— Rouge rien.

Je siphonne tout de go une grande lampée de mon élixir, un exquis mélange de crème glacée vanille, de Slush limette, de Sprite et de sauce Tabasco. Recette divine qui ferait vomir ma mère, ou n'importe quel parent, à bien y penser. Mieux vaut traverser la rue lentement pour ne pas brusquer cette délectation. J'entre dans le parc en traînant mon vélo, que j'appuie sur un arbre, le temps de m'asseoir dans une pisse de chien séchée et de poursuivre ce moment extatique. La vie n'est pas si mal après-tout, quand je songe au bilan de ma fin d'année. En dépit du contexte invivable, j'espère bien avoir réussi tous ces examens. Un exploit que celui de m'être tapé l'apprentissage par cœur des toutes ces religions catholiques, protestantes ou orthodoxes, qui respectent totalement ou en partie les sept sacrements. Sacrement de matière, un vrai calvaire je le jure, qui m'a servi à occuper la moitié de mon temps à en perdre, au lieu de m'épanouir selon mes aspirations. Seigneur !

L'autre supplice fut la géométrie analytique. Je suis parvenue à faire de savants calculs sans m'embrouiller dans les lignes horizontales et verticales, à maîtriser la calculatrice scientifique sans jamais la lancer par la fenêtre et enfin, à lorgner la copie de ma voisine, cette championne du jeté et de la pince chromée – c'est elle qui avait la plus grande sacoche. École de dingues, je dis. Dans le dernier mois seulement, je me suis vu coller une retenue parce que j'avais

roulé les manches de ma chemise. Que serait-il arrivé si j'avais roulé un joint? (Expulsion définitive, casier judiciaire, prison scolaire, infarctus fatal de ma mère).

Ensuite, on m'a donné un « 48 heures » pour uniformiser la couleur de mes cheveux, parce qu'une de mes mèches se démarquait exagérément du reste de ma tête. Regarde cette mèche, monsieur le directeur (chauve), on l'allume et BOUM, j'explose. (Police, sirènes, ambulance, dépression et suicide de ma mère.) Je suis retournée chez le coiffeur. *Bleach* uniforme, que j'ai demandé. Les Paris Hilton sont les bienvenues dans mon école et j'entendais bien joindre le groupe en échange d'un peu de paix.

Pour couronner le tout, lors de l'épreuve finale d'athlétisme, le prof m'a reproché ma piètre performance au triple saut, incompatible, paraît-il, avec mes grandes jambes. « Triple sot. » Il m'a donné la note de passage, tout juste, en me demandant de réfléchir à mes paroles. Triple retenue.

Je sape à grand remous le fond de mon baril. De mon arbre, on entend les épreuves sonores en prévision du spectacle de la Saint-Jean qui aura lieu demain. Les artistes prévisibles viennent répéter à tour de rôle, en jouant des extraits de leurs succès les plus insipides. Cette voix qui me graigne les tympans est celle de Barjot ou de Carie-Chantal Touplin. Je me retourne et j'aperçois Ronald, la tête sortie de son dépanneur, l'air étonné. Je soulève mon gobelet vide vers lui : tchin-tchin. Il me voit, sourit puis s'esquive. Nous sommes dorénavant connectés d'une certaine façon, bien qu'il ait largement le temps de m'oublier d'ici la prochaine saison.

Repu, j'avance sur mon vélo en dehors des sentiers, contournant des familles pakistanaises qui pique-niquent avec classe, comme si elles célébraient leur dernier repas sur terre. Intriguée, je me rapproche de la fameuse « vallée des pénis » en m'interrogeant sur les motivations de ceux qui la fréquentent. J'imagine ces hommes, mâles en peine, baver et en mater un autre pareil à eux. Je ne comprends rien à leur jeu : qui approche qui ? Y a-t-il des heures de pointe ? Faut-il être membre ? Peut-on cumuler des points ? Que font-ils après avoir zigné dans les buissons ? Retournent-ils à la maison préparer le repas et regarder la télévision en famille, ou mieux, donner le bain à leurs enfants pendant que leur épouse s'active dans la cuisine ? Se gèlent-ils la bite en hiver ? Le plus curieux, c'est qu'ils font cela en plein après-midi, au milieu des promeneurs. Il me vient l'idée d'éventuellement en interroger quelques-uns, pour un travail scolaire, en enseignement religieux par exemple, sur les relations humaines ou la fraternité. Cela pourrait s'intituler *L'homme et son péché* ou *A crosse the universe*. Le concept se classe quelque part dans ma tête. Soudain, j'entends cette mélodie en voie de devenir l'hymne national québécois : mon pédalier s'active ardemment sur « Ton arrière-arrière-grand-père, il a défriché la terre... » et me précipite en haute vitesse sur le site de répétition pour attraper la bîne du chanteur avant qu'il ne remballe tout. Arrivée à temps. Je réussis à me faufileur vers l'arrière-scène, puis je grimpe sur l'échafaudage. Il est là, il parle avec un technicien. Il est grand, son jean lui fait un corps d'enfer, des fesses de dieu, une queue du diable (spéculation). Il sourit tout le temps, même sérieux. Sa main fait des gestes et dessine des cercles gracieux. Ses doigts pincent une corde et viennent doucement pointer dans ma direction. Il se retourne, me regarde, sourit encore

plus grand, s'avance vers moi, me tend la main et articule distinctement : « t'es belle, Carine ».

— Hey toi, débarque de là ! T'as pas d'affaire ici.

Ma bulle fait « pofffff » et des confettis roses retombent sur ma selle, mon guidon, mes roues. Je démarre en sens inverse, sur un nuage de fumée, je roule tellement vite que les larmes me coulent des yeux. En traversant la vallée comme une flèche, j'arrache deux ou trois glands au passage, fends un joggeur en deux et m'écrase contre la clôture du jardin botanique, là où on peut se faufler sans payer. La clôture Frost s'imprime sur mon visage, on dirait un rôti de porc bien ficelé. Je reprends mon souffle en éructant mon jus de cactus et le rythme de mon cœur se remet tranquillement en mode normal. J'entends au loin que l'arrière-arrière-grand-mère vient d'avoir 14 enfants et me sens soudainement épuisée par son sort.



Après avoir attaché négligemment ma bécane, je me glisse par un passage secret et marche dans le jardin, jusqu'à l'étang des saules pleureurs, en croisant quelques familles de Japonais. C'est là que je me pose une sérieuse question : à quoi rime cette vie, la mienne ? J'ai l'impression que le sens de ma question est si lourd que le jardin complet s'arrête. Il règne un si grand silence qu'on dirait que tous les touristes se sont mis à réfléchir à ma question en même temps que moi. Cette question n'arrange rien parce qu'elle me fout le cafard et les seules réponses vraisemblables qui me viennent à l'esprit sont d'un réalisme accablant : ranger

ma chambre, me tenir tranquille à l'école, me laver régulièrement, prendre l'air chaque jour. Je n'arrive pas à croire que ma vie se résume à un banal alignement de ces quatre principes : autant me suicider maintenant.

Je retourne, vaincue, dans l'ancre maternel, parée à toute épreuve, rotant encore mon jus de cactus, prévoyant faire deux ou trois heures de sofa pour me remettre de mes émotions. Que je ne l'entende pas me reprocher une fois de plus d'y faire des racines. Est-ce que je lui reproche, moi, de s'incruster devant l'évier, les deux pieds rivés au prélat de la cuisine ? C'est pourtant là qu'elle occupe la majorité de son temps.

Je repasse devant le dépanneur. Le clown est au téléphone, probablement avec sa conne. J'entre en douce par la cour arrière. La maison est vide. Il y a une note de ma mère qui n'est pas une liste de choses à faire. D'un ton gentil (ça commence par « mon petit Cacounet » – son imagination est sans limite, mais d'une ineptie déconcertante), elle écrit de ne pas l'attendre pour souper, qu'une assiette de bûcheron veille dans le four, pour moi. Ma mère, je lui trouve le pardon facile et parfois, je la trouve légère, surtout à distance. Je transporte mon assiette d'homme jusqu'au salon avec l'intention de me fondre dans le sofa. À peine écrasée, me voilà prise d'un léger remords. Je me relève péniblement afin de déplacer mon sac d'école de 15 centimètres vers la droite. J'en profite pour retirer les deux ou trois restants de lunch qui sont en train de moisir dans mes cahiers. J'en connais une à qui ça fera plaisir.